

Catéchèse mystagogique

Le Baptême à partir de textes bibliques entendus dans la liturgie dominicale.

Présenter le Baptême à partir du rituel n'apporte rien de spirituel, n'alimente pas l'intériorité chrétienne. Ce ne peut être qu'une ex-plication tout extérieure des gestes liturgiques. L'eau, c'est... Le saint-chrême, c'est... Le signe de croix, c'est... Le vêtement blanc, c'est... ou « signifie », ou « veut dire »... On connaît malheureusement ce type de pédagogie où de pseudos-savoirs remplacent la vie de foi.

Ce type de pédagogie, énergiquement refusé par la catéchèse antique (notre référence), revient à coller des étiquettes sur ce que l'on voit. Toute notice technique fait pareil pour expliquer le fonctionnement d'un appareil électroménager.

Nos anciens commençaient la catéchèse par la culture biblique, et interdisaient absolument la participation aux sacrements pour les non-baptisés. Le sacrement n'est pas un spectacle. Les catéchumènes assistaient seulement (et même obligatoirement) à la liturgie de la Parole, jamais à l'Eucharistie, pour justement éviter l'étiquetage extérieur.

La catéchèse des sacrements se faisait après les avoir reçus, dans la semaine qui suivait Pâques, qu'on appelait « in albis » (en blanc) dans la tradition latine¹. On l'appelait « mystagogique » car elle renvoyait aux mystères, c'est-à-dire aux sacrements. L'évêque éclairait avec des textes bibliques bien connus des deux Testaments, déjà associés dans la liturgie de la Parole. Les correspondances se d'images allaient ainsi des récits bibliques aux images liturgiques. Cet apprentissage, essentiel dans l'initiation chrétienne, s'appelait l'allégorie.

Un exemple : Saint Irénée

(Voir le dossier <http://catechese.free.fr/ListeDossiers.htm#Bible36>)

Évêque de Lyon au II^e siècle, il fait un commentaire du récit de la guérison du paralysé². Celui reçut l'ordre de faire trois choses : Se lever, porter son brancard et s'en aller dans sa maison (Mc 2,11). C'est ce qu'il fit : il sortit avec son brancard sur l'épaule. Alors la foule « hors d'elle-même » (Mc 2,12) entonna un Gloria : « ils rendirent gloire à Dieu ».

Irénée conclut son commentaire par ces mots très théologiques tirés de saint Paul : « Le Seigneur faisait ainsi connaître par avance la rémission des péchés qu'a procurée sa venue, cette rémission par laquelle *il a détruit la reconnaissance de dettes* (Col 2,14) qui attestait notre dette *et l'a cloué à la croix* (Col 2,14), afin que, comme par le bois nous étions devenus débiteurs à l'égard de Dieu, par le bois (du brancard ?) nous recevions la remise de notre dette. »

Aussitôt l'évêque de Lyon enchaîne avec l'Ancien Testament.

« Cela fut montré d'une façon symbolique, entre beaucoup d'autres, en la personne du prophète Elisée (2 R 6, 1-7). Comme les prophètes qui se trouvaient avec lui coupaient du bois pour édifier leur habitation, le fer d'une hache se détacha du manche et tomba dans le Jourdain. Il leur fut impossible de le retrouver. Étant arrivé en cet endroit et ayant appris ce qui s'était passé, Elisée jeta alors un morceau

¹ Cette catéchèse se terminait le dimanche suivant avec le récit de la profession de foi de Thomas l'incroyant qui devient croyant (*Mon Seigneur et mon Dieu !*) Cf. notre catéchèse en image sur la peinture du Caravage.

² Vous pouvez lire ce commentaire avec d'autres commentaires patristiques dans Bible 36.

de bois dans l'eau : à peine l'avait-il fait, que le fer se mit à surnager, et ceux qui venaient de le perdre purent le reprendre à la surface de l'eau. Par cet acte, le prophète signifiait que le solide Verbe de Dieu¹, que nous avons perdu par le bois à cause de notre négligence et que nous ne retrouvions plus, nous le recouvrerions par « l'économie » du bois. Que le Verbe de Dieu soit semblable à une hache, Jean-Baptiste l'atteste, quand il dit de lui : *Voici que la hache est à la racine des arbres* (Mt 3,10) Jérémie dit de même : *Le Verbe du Seigneur fend le rocher comme une hache à deux tranchants qui fend le rocher* (Jr 23,29). Ainsi donc, ce Verbe qui nous avait été caché, l'« économie » du salut nous l'a manifesté, ainsi que nous venons de le dire.

Car, puisque nous l'avons perdu par le bois, c'est par le bois qu'il est redevenu visible pour tous, montrant en lui-même *la hauteur, la longueur et la largeur* (Ep 3,18), et, comme l'a un des anciens, rassemblant par l'extension de ses mains les deux peuples vers un seul Dieu. Il y avait en effet deux mains, parce qu'il y avait deux peuples dispersés aux extrémités de la terre (Cf. Is 11,12); mais au centre il n'y avait qu'une tête, parce qu'il n'y a *qu'un seul Dieu qui est au dessus de toutes choses, à travers toutes choses et en nous* (Ep 4,6)

... Jamais la création n'aurait pu porter le salut, si elle avait été le produit de l'ignorance et de la déchéance. Or, que le Verbe de Dieu, après s'être incarné, ait été suspendu au bois² nous l'avons longuement montré, et les hérétiques eux-mêmes confessent le Crucifié. »

Irénée, les gnostiques... et nous

Irénée commence par un commentaire de la guérison du paralysé, il justifie son commentaire avec un récit de l'Ancien Testament, récit qui semble donner du sens au texte évangélique, un sens vécu, voire un sens sacramentel.

Les gnostiques de tous les temps commentent l'Évangile à partir de la morale commune et non pas à partir de toute la Bible. Ils ignorent ce qu'Irénée appelle « l'économie du salut », autrement dit à la méditation de la Parole incarnée qui conduit au salut.

Après ce détour dans la vieille Bible, il reste à nous demander si la guérison du paralysé éclaire de l'intérieur la Croix et le Baptême chrétien.

¹ La Parole de Dieu qui parle toujours dans les Ecritures

² Cf. Ac 5,30 ; 10,39 ; Gal 3,13.